



ISIS

DÉCOUVERTE DU

tantra

ELSA LENOIR-CORDELL

De la même auteure

Ma vie d'esclave sexuelle

Toi qui m'as violée

Plaisirs

L'Oracle

Elsa Lenoir-Cordell

ISIS

découverte du tantra

Érotisme

Atramenta

« Nous ne sommes pas des êtres humains
vivant une expérience spirituelle,
nous sommes des êtres spirituels
vivant une expérience humaine. »

Pierre Teilhard de Chardin

Sommaire

Prologue : « Rejoins-moi »

Chapitre I : Enlèvement

Chapitre II : Rencontre

Chapitre III : Isis

Chapitre IV : Installation

Chapitre V : Nature

Chapitre VI : Monsieur

Chapitre VII : Méditation

Chapitre VIII : Nataraja

Chapitre IX : Alchimie

Chapitre X : Nancy

Chapitre XI : Amour

Chapitre XII : Tantra

Chapitre XIII : Maître

Chapitre XIV : Kundalini

Prologue : « Rejoins-moi »

Cher ténébreux,

Tu te rencontreras, *un jour*, avec toi-même.
En attendant, laisse-moi t'emporter au-delà des idées cadrées...

Tu crois en un mensonge, il est bon de le rappeler.

Ce que tu penses représente simplement le fruit d'une abondante imagination. Rien, ici, n'est vérité !

Rien n'est pure réalité.

Tout n'est qu'interprétation du cerveau. Et, au fond de toi, tu le ressens. Inconsciemment, peut-être.

Nous sommes dans un immense programme où tes pensées ont été piratées. Et ce, dès le départ.

Les tiennes, les miennes, les leurs !

Toutes sont déchiffrables et prévisibles par quiconque en fait la recherche. Toutes ont été distribuées consciencieusement et nous mènent à un but très précis. Sinistre mais néanmoins beau logiciel, il dépasse les frontières de ton imaginaire...

J'ai appris à le comprendre.

Je connais maintenant son fonctionnement.

Un autre programme, bien différent, t'a également étudié dès ton arrivée. Il a réussi à pénétrer le logiciel. Il s'y est imposé et s'y

développe en véritable virus.

Il t'a formaté à penser de cette manière.

Formaté à vouloir, à toujours demander. Il t'a appris à vivre la haine, à te taire, à supporter l'inimaginable.

Et tu acquiesces, toujours.

Tu ne te poses plus de questions.

Tes idées sont faussées, ton esprit est torturé.

Tu n'en as plus conscience. Tes ambitions profondes ont laissé place à l'apathie. Sache qu'elles peuvent revenir.

Ta vraie nature peut reprendre le dessus.

Pour cela, apprends à te connaître : accepte le voyage. Écoute les nombreux messages qui te sont adressés.

Ouvre-toi complètement...

Tu as le pouvoir de vivre pleinement, sans souffrance, dans un bonheur innommable.

Les clefs du grand programme m'ont été confiées.

J'aime y accéder, m'y ressourcer.

Le logiciel m'enseigne chaque jour.

Il me permet d'évoluer. Il me répond.

Détends-toi et oublie ce que tu penses savoir,

Tu recevras ainsi un droit de passage.

Ces quelques mots te laissent sur ta faim ?

Alors rejoins-moi : franchis ce qui te terrifie.

À un de ces jours,

À travers cette vaste étendue intemporelle.

Isis

I – Enlèvement

Le temps s'écoule lentement, s'éternise dans cette cave où je suis retenue séquestrée. Attachée nue, les yeux bandés, un bâillon dans la bouche et les bras en V, j'attends nerveusement l'homme à qui j'ai été vendue.

Deux types baraqués me tiennent enfermée depuis plusieurs semaines. Ils m'ont enlevée lorsque je suis arrivée à l'aéroport Charles de Gaulle, depuis le Caire. Après mes cinq heures de vol habituelles, ces individus d'une quarantaine d'années m'ont abordée à la sortie. Habillée d'une longue robe indigo ornée de perles blanches, un sac de voyage contre les jambes, je profitais de l'air frais du soir pour respirer un peu et téléphoner à mon oncle avant de poursuivre ma route en direction de Reims. Je m'apprêtais à rejoindre Joann, une collègue bijoutière qui, par sa gentillesse, avait su me convaincre de loger dans sa maison de campagne. Étant gemmologue¹, j'étais en déplacement professionnel, venue analyser une importante pierre d'un cousin antiquaire.

Mes ravisseurs, en costumes d'agents de sécurité, m'ont agressivement demandé d'où je venais et quels étaient mes projets. Je les ai ignorés, apeurée, empoignant rapidement mon sac quand, sans attendre, ils m'ont agrippée par les bras en m'ordonnant de les suivre. J'ai refusé, j'ai commencé à crier à l'aide alors, malgré les passants blasés, celui aux cheveux noirs m'a violemment tordu le

1 Spécialisée dans l'étude des gemmes, des pierres précieuses et semi-précieuses.

poignet en m'intimant de la fermer. Laisant toutes mes affaires derrière moi, ils m'ont fait monter dans leur berline blanche garée dix mètres plus loin. Le plus jeune, au crâne rasé, m'a mis un foulard opaque sur les yeux et placé un gag ball², avant de me plaquer la tête entre ses cuisses pour que personne ne puisse me voir. Son odeur de cigarette me répugnait, pendant que Black Sabbath³ vibrait dans les enceintes.

Après un long trajet, cachée des fenêtres, celui assis auprès de moi m'a sortie de la voiture en me serrant le bras et m'a descendue dans ce qui semblait être le sous-sol d'une maison habitée. Une cave enterrée, humide et froide. J'étais effrayée. Je n'avais jamais vécu d'agression si violente. Ils m'ont allongée sur un matelas posé à même le sol, un sol en terre battue, et m'ont sanglé les poignets de larges bracelets en cuir munis d'anneaux dans lesquels ils ont passé des chaînes liées au mur, puis ils m'ont retiré le bandeau. Ils m'ont sereinement expliqué qu'ils me remettraient à un homme, que celui-ci serait mon propriétaire et qu'il me formerait à le satisfaire. Ils m'ont strictement conseillé d'attendre patiemment, puis sont repartis en laissant la porte en fer entrebâillée. Je tremblais, ils me terrorisaient. J'ai tenté de hurler, de me libérer de leurs chaînes, en vain.

Ces semaines m'ont paru interminables. Ils n'ont jamais abusé de moi, ne m'ont jamais frappée. Je suis restée seule dans cette cave sombre, faiblement éclairée par le couloir d'où s'étendaient les lumières de l'étage. Dans ce lieu sans vie, ni bruit, je n'ai pas vu le jour depuis qu'ils m'y ont emmenée. Je ne sais plus si le soleil est levé, si nous sommes en journée ou en pleine nuit. Ils ne m'ont quasiment pas adressé la parole et ont toujours refusé mes questions. Je ne sais rien d'eux hormis qu'ils semblent à l'aise dans cette situation : je ne dois pas être la première. Je les ai insultés, menacés de les envoyer en justice et, pourtant, ils sont restés imperturbables. Ils sont restés distants, se sont contentés de me garder enfermée, bien

2 Bâillon-boule en caoutchouc ou en silicone, le plus souvent attaché derrière la tête par une sangle.

3 Groupe de rock britannique.

attachée, et de m'apporter ce dont j'avais besoin : nourriture immangeable et seaux d'eau savonneuse pour la toilette, en attente de mon « futur Maître ».

Ma sexualité, bien que captivante, a toujours été plus ou moins classique. La simple pensée de ce « Maître » qu'évoquent ces hommes me tétanise. Il y a des années, une amie avec qui j'étais en formation de gemmologie m'avouait se rendre, avec un de ses voisins, à son premier munch⁴ BDSM⁵, munch qui s'était finalement poursuivi en donjon⁶. Elle me racontait ses débuts dans ce milieu qui, jusqu'à notre discussion un peu osée, m'était inconnu. Elle y avait rencontré une Domina⁷ à laquelle elle s'était offerte, une femme d'une trentaine d'années qui, avec deux hommes, se partageait mon amie ainsi que trois autres jeunes femmes. Je n'ai jamais réellement compris leur relation si particulière. Elle se soumettait à cette femme autoritaire qui, en public et parfois avec l'aide de ses deux complices, lui infligeait des douleurs et humiliations. Mon amie semblait aimer s'abandonner à cette femme, jusqu'à lâcher prise entre ses mains. Elle ressentait le besoin d'être entièrement gérée par celle-ci, qui a d'ailleurs fini par l'héberger et en faire sa soumise attitrée. Comme avec beaucoup d'élèves, nous nous sommes perdues de vue peu après l'obtention de nos diplômes et, par la suite, je n'ai jamais connu d'autres personnes de ce milieu.

J'ai perdu toute notion du temps, je ne sais pas combien de semaines se sont écoulées depuis l'avion. J'ai souvent pleuré et pensé à mes cousins, à Joann, à mes collègues. Je les ai imaginés inquiets, avant de me rappeler que mes disparitions leur sont habituelles. Je suppose qu'ils me pensent encore dans les bras d'un amant, prise de passion entre une nouvelle éventuelle aventure et mon travail prenant.

4 Réunion informelle entre personnes intéressées par le BDSM. Les munches ont souvent lieu dans un restaurant, un bar ou un café.

5 Initiales de Bondage et Discipline, Domination et Soumission, Sadisme et Masochisme.

6 Endroit équipé dans lequel un groupe de personnes peuvent se réunir pour pratiquer.

7 Dominatrice.

Mes ravisseurs m'ont réveillée tout à l'heure, m'ont sortie d'un sommeil agité, en m'annonçant l'arrivée de cet homme. Malgré mes pleurs et mes cris, ils m'ont forcée à me lever, m'ont attachée d'une corde rouge, bâillonnée d'un gag ball et bandée d'un foulard de la même couleur. Ils ont alors accroché mes bracelets à une chaîne reliée au plafond et m'ont sadiquement recommandé d'être parfaitement soumise, attentive et polie, puis ils sont remontés, me laissant terrifiée.

II – Rencontre

La porte en ferraille s'ouvre, se cogne contre le mur en pierres. Il est là. Je peine à retenir mes larmes.

— On ne l'a pas baisée, Nataraja, affirme platement l'un de mes tortionnaires.

— Elle t'attend sagement depuis sept semaines, poursuit le second, plein d'arrogance.

— Fermez-la.

Sa voix grave résonne, envahit tout l'espace. Le bandeau ne me permet pas de le voir. Mon corps épuisé tire sur mes poignets, cette position me fait mal. J'essaie néanmoins de me débattre quand cet homme se rapproche de mon corps nu et attaché, préparé à le recevoir. Il m'enlève alors le bâillon, puis me touche longuement la joue, les lèvres, avant de descendre sur mon cou.

— Ton prénom ? me questionne-t-il autoritairement.

— Mona, lui réponds-je tremblante, humiliée.

— Tu as une voix très sensuelle...

— S'il vous plaît, détachez-moi !

— Ne crie pas, Mona, ou je te remets le gag ball. Ces messieurs ont dû te parler de moi ?

— Oui.

— Que sais-tu ?

— Vous m'avez achetée !

— Quoi d'autre ?

— Vous ferez de moi votre soumise ou je-ne-sais-qui !

— Je te sens paniquée. Explique-toi ?

— Vous m'apprendrez à vous satisfaire.

— Précise ta pensée ?

— Je ne sais pas...

— Quoi d'autre encore ?

Mes larmes coulent, je n'arrive plus à me retenir.

— Tu es rayonnante. De quelle origine es-tu ? me questionne-t-il en descendant une main sur mon cœur.

— Égyptienne.

— Je n'ai jamais connu d'Égyptienne. Tu viens d'où ?

— Le Caire.

— Tu faisais quoi la-bas ?

— Elle était dans les pierres, lui affirme impulsivement un des deux autres.

— Laisse-la répondre, proteste-t-il en passant maintenant sa main dans mes cheveux ondulés. Réponds, Mona.

— Oui, j'analyse les pierres.

Ma voix tremblante s'adoucit, s'affaiblit sous l'émotion.

— Parle audiblement. Tu t'intéresses à la litho-thérapie, aux pouvoirs des pierres ?

— Non...

— C'est dommage, pour une gemmologue. Tu as quel âge ?

— Vingt-sept ans.

— Un mari t'attend quelque part ?

Je ne réponds pas et me contente de détourner le visage vers le matelas, où le bruit des chaînes m'extirpe de la conversation.

— Tu es très féminine dans ta manière de te tenir... Mona, reste concentrée, réponds à ma question. Tu es mariée ?

— Non.

— Laissez-moi seul avec elle.

Les deux autres hommes ressortent sans dire un mot, refermant la porte derrière eux. Les savoir sortis me soulage. Celui à qui ils m'ont vendue me retire alors le bandeau. La tête baissée, je suis éblouie par un néon posé au coin du mur. Il me masse énergiquement la nuque et m'agrippe par les cheveux. Il me relève ainsi vers lui, me dévisage de ses yeux perçants.

— Ne me fais pas ce regard noir, Mona.

Il paraît zen, la trentaine, de taille moyenne. Il est habillé d'un jean et d'un tee-shirt bordeaux ; son visage laisse apparaître une barbe de quelques jours et un léger sourire. Doucement, il me relâche et se place derrière moi.

— Je vais te sortir d'ici, me chuchote-t-il en me rattachant le bandeau. Tu es d'accord ?

— Oui, lui murmuré-je, apeurée.

— Alors tu vas retourner sur ton lit, me répond-il en m'embrassant le front, je reviendrai te chercher d'ici quelques heures.

III – Isis

Après des heures de solitude, de pleurs incontrôlables, la porte grince. Quelqu'un entre dans la cave.

— On s'en va !

Je reconnais la voix autoritaire de cet homme. Il me détache des chaînes, et m'accroche les poignets dans le dos, puis m'aide à me lever. Mes larmes coulent sous le bandeau, je suis épuisée d'angoisse. Il me dirige par la nuque, m'emmène dans le couloir. La corde rouge me serre les seins, le ventre, m'enferme dans cette soumission. Nous montons l'escalier et arrivons au salon où une forte odeur de fumée plane désagréablement. Nous marchons jusqu'à l'extérieur, de fines gouttes de pluie s'éclatent sur ma peau. Il me fait asseoir dans sa voiture, sur un des sièges frais, et m'accroche la ceinture de sécurité. Mes poignets dans le dos me font mal. Il s'installe à son tour, démarre le moteur et nous y allons. La panique s'empare de tout mon être.

— Vous m'emmenez où ?

— Chez nous.

— Quoi ? Non, laissez-moi ici, ça ira. Je vais me débrouiller !

— Tu voudrais que je te laisse là, à seulement trente mètres de ces hommes ?

Mon corps fatigué s'enfonce dans le siège de la voiture, s'immobilise. Les liens me maintiennent fermement, je ne parviens pas à le supplier, je n'arrive plus à réagir, à réfléchir.

— Il faut que je téléphone, l'imploré-je.

— Non, Mona, ce n'est pas le moment.

Je n'arrive pas à répondre. Le désespoir s'installe en moi. Mes larmes coulent, me vident de ce corps sali.

Nous finissons le trajet en silence. Après une éternité sur la route, la voiture ralentit, nous prenons quelques virages serrés et nous arrêtons. J'entends un portail s'ouvrir, nous avançons de nouveau, puis il coupe le moteur. Je suis toujours nue. Je ne sais pas où sont mes habits, je ne sais pas ce qui m'attend.

— Tu vas rester vivre avec moi. Dorénavant tu t'appelles Isis, m'annonce-t-il d'un ton sévère.

— Hein ? Certainement pas ! Vous êtes cinglé !

— Ce n'est pas négociable. Mona est un prénom pour une femme solitaire. Tu ne l'es plus à présent.

Mon cœur bat à toute allure, je suis effrayée.

— Isis représente les lois cachées de la nature, il te va à ravir.

— Vous êtes détraqué ! Il faut que je parte, rendez-moi mes fringues ! Détachez-moi !

Il me tourne la tête face à lui et m'enlève le bandeau. Je suis éblouie. Je revois le soleil se lever, après des semaines d'obscurité.

— Regarde-moi.

Ses yeux sont aussi durs que bienveillants.

— Laissez-moi, il faut que je rejoigne une amie !

— Non, on va plutôt apprendre à se connaître... Je vais te pousser vers le haut, m'affirme-t-il en plaçant délicatement sa main sur ma bouche.

Sa perversité me tétanise.

— Déjà, tu vas faire la rencontre de Sandrine, une amie en qui tu peux avoir toute confiance. Mais elle est assez stricte, alors tu la vouvoieras, et il en est de même pour moi, tu continues à me vouvoyer.

Il me lâche, sort de la voiture, fait le tour et m'ouvre la portière. Il m'attrape par mes bracelets liés, passe la corde rouge dans les anneaux, puis me fait sortir.

— Bien, Isis : sois respectueuse, sage et disciplinée. C'est tout ce que je te demande.

D'un geste de bras, il m'invite à observer le lieu. Mes jambes tremblent, j'ai du mal à rester debout. Les oiseaux chantent gaie-ment, se recueillent dans les arbres ; je les écoute et regarde autour de moi. Nous sommes à l'entrée d'un immense jardin, clôt par un haut mur de pierres paré de framboisiers et mûriers en floraison, ainsi que d'un volumineux tas de bois. Le portail électrique est refermé. Un chemin de pavés, bordé de fleurs blanches, nous mène à l'entrée de la maison. Elle est étroite, toute en hauteur. Des lierres et des roseaux poussent le long de ses murs, eux aussi faits de pierres.

— Notre maison te plaît ?

— Donnez-moi mes habits !

— Ne me hurle pas dessus ou je te remets un gag ball. Donc, je te demandais : est-ce que notre maison te plaît ?

— Oui... S'il vous plaît, redonnez-moi mes habits, lui chuchoté-je, les larmes aux yeux.

— Ne sois pas complexée, tu n'es pas la première que Sandrine voit nue.

Je me sens rougir quand elle fait son apparition. Elle est souriante, elle aussi d'une trentaine d'années, et est vêtue d'une courte robe violette. Elle porte un sublime pendentif en cristal de roche, une bague ornée d'un saphir rose-violacé et un fin bracelet argenté au poignet : elle est sobrement élégante. Cette femme est lumineuse. Elle semble connectée à la nature, ne faire qu'un avec son environnement.

— Bonjour, tu dois être Isis ?

— Non, Mona. Vous êtes malades ! Rendez-moi mes vêtements !

Mon cœur palpite, s'accélère, propageant vivement mon angoisse démesurée.

— Calme-toi, pour commencer. Nataraja m'a annoncé ton arrivée. Je suppose que tu n'as pas de bagages, continue Sandrine.

Je suis bloquée. Elle me scrute, m'analyse de haut en bas. Je me sens salie. Je ne sais pas où je suis, comment m'en sortir, je ne sais rien d'eux.

— Tu es toute belle, ne rougis pas.

Aucune compassion n'émane de sa voix, cependant, son regard, lui, est contradictoirement rempli d'amour.

— Tu as ta place chez nous, Isis. Mais pour cela tu dois nous donner ta confiance et, par conséquent, te remettre entièrement à Nataraja. En revanche, si tu nous causes des ennuis, nous n'hésiterons pas à prendre les mesures nécessaires pour te trouver le Maître qu'il te faut. C'est compris ?

— Oui...

— Sois reconnaissante que nous t'ayons recueillie, et remercions par ton sourire, m'ordonne-t-elle en m'effleurant les lèvres.

— Je vais t'installer, poursuit-il. Suis-moi.

IV – Installation

L'entrée nous mène directement au salon. Les murs sont beiges, des tentures psychédéliques mauves décorent le plafond, ainsi qu'un lustre en spirale fait de cuivre. Au centre est placé un tapis ovale aux motifs ethniques, autour duquel sont disposés trois canapés en cuir recouverts de plaids et de châles en laines. Sandrine s'assoit sur un vieux rocking-chair, placé entre une cheminée en pierres rosâtres et deux portes-fenêtres sur lesquelles est suspendu le sigle de l'Om⁸. Celles-ci conduisent à l'autre partie du jardin, où j'aperçois un cerisier.

— Avance, Isis, m'oblige-t-il en me poussant par la nuque.

Mes larmes coulent. J'ai envie de hurler, de le frapper. Nous traversons le salon jusqu'à un escalier en colimaçon, caché derrière un rideau jaune pâle.

— Retourne-toi, fais voir tes bracelets.

Il me les détache, puis me fait signe de monter.

En haut, une mezzanine fait office de bibliothèque.

— Notre chambre est à droite.

Il me dirige vers une des quatre portes, toutes décorées d'arabesques. Mon cœur se serre. J'y découvre un lit aux draps carmins, en face duquel est accroché un miroir rond. Une tenture émeraude représentant un cobra royal est suspendue sur le mur et, près d'elle,

8 L'Om (ou Aum ॐ) est un des symboles les plus sacrés de l'hindouisme. Il est considéré comme la vibration primitive divine de l'Univers qui représente toute existence. *Source* : Wikipédia

se trouve une fenêtre à travers laquelle je devine une vaste forêt. Des poufs et des dizaines de coussins sont éparpillés sur un tapis Yin et Yang. Sur les étagères, une géode d'améthyste, une multitude de bougies blanches et des lampes de sels ajoutent un charme céleste à la chambre.

— Tu aimes la décoration ? me questionne-t-il, intrigué.

Derrière lui est placée une armoire en bois, sur laquelle retombe une jolie plante verte.

— Oui.

— Dans cette armoire, tu trouveras des vêtements, m'informe-t-il d'une intonation presque affectueuse. Approche, que je t'enlève la corde.

Il la laisse tomber au sol, puis admire ma poitrine marquée.

— Elle était bien mise, tu as de belles traces...

La panique me submerge. Je m'imagine descendre en courant, puis je me rappelle ce mur de pierre et ce portail tout aussi haut.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Détends-toi...

Mes jambes ne me tiennent plus, tremblent. Il m'attrape le bras et m'assied sur le lit.

— Tu es toute pâle... Tu vas te reposer et, lorsque tu seras prête et que tu en auras l'envie, je t'initierai. Tu deviendras ma disciple.

— M'initier ?

— Tu apprendras à aimer et à recevoir l'amour dans sa forme la plus pure, m'annonce-t-il en me caressant les avants-bras.

Je ne bouge pas, ébahie, je ne réagis pas.

— Tu n'as pas le choix. Tu es arrivée dans ma vie, tu y restes.

Il se lève et me prend dans ses bras. Ses mains fermes parcourent mon dos, descendent le long de ma colonne vertébrale, puis remontent jusqu'à mon cou.

— Allez, viens, Isis, tu vas prendre un bain relaxant...

Il sort de la chambre, me tient par le bras. Je le suis comme un automate. La porte d'en face nous mène à une salle de bain avec toilettes. Elle est petite, peinte en rose clair. La lumière est tamisée, de longues bougies et des pierres dites semi-précieuses sont disposées un peu partout.

- Va aux toilettes.
- Retournez-vous !
- Dépêche-toi, je ne répéterai pas.

Cela fait des heures que je n’y suis pas allée. Je m’assieds et je m’empresse d’uriner, honteuse, tandis qu’il ouvre le robinet d’eau de la baignoire.

— Je te trouve très courageuse et belle... Ne sois pas gênée avec moi. Je vais verser une huile essentielle diluée dans du lait d’amande, pour t’apaiser un peu. Ça te va ?

Surprise de cette attention, je hoche nerveusement la tête en guise de réponse.

- Alors viens t’installer.

Je cède, les larmes aux yeux, et m’assieds dans la baignoire. Elle se remplit lentement d’eau chaude, m’enveloppant d’une douce chaleur reposante.

- Ferme les yeux.

J’obéis et l’entends s’éloigner. Je rouvre alors les yeux et je l’observe, prise de curiosité. Il revient aussitôt avec du linge blanc, des enceintes, ainsi qu’un gros quartz rose et un cristal de roche. Je le regarde, les joues certainement rougies de honte. Il dépose ce dernier sur le coin de la baignoire, près de mon visage, et allume une douce musique. Des chants de moines tibétains envahissent alors la pièce.

— Referme les yeux... Lâche prise, m’ordonne-t-il en plaçant le quartz dans ma main gauche.

Je ne bouge plus. Allongée dans l’eau chaude, immobile, les minutes défilent. J’ignore cet homme, dont le regard pesant me bloque au fond de la baignoire. Les chants sacrés m’envoûtent, créent un cocon confortable autour de moi et me détendent, incitent mon âme à lâcher prise. Mes angoisses et mes peurs se dissipent peu à peu, le monde physique perd de son importance. Un léger bonheur traverse mon ventre et, malgré moi, je comprends accepter d’être où je suis.

- Tu es sublime...

Mes yeux s’ouvrent devant Nataraja debout, penché sur moi. Il m’embrasse tendrement le front, et m’invite à me relever. Il me

savonne alors, chaque partie de mon corps, puis me rince sans jamais me lâcher du regard. Il me sèche ensuite d'une grande serviette et me ramène à la chambre.

— Tu vas t'habiller.

Devant l'armoire, il me tend une robe blanche que j'enfile sans attendre.

— Tu es superbe... Allez, viens à table.

Nous reprenons l'escalier étroit, passons par le salon et arrivons à la cuisine. Une effluve de curry la survole. Elle est petite et bordélique, les murs sont clairs, le sol est un damier noir et blanc et les meubles anciens sont en bois foncé.

— Sandrine nous a préparé des beignets d'aubergine à l'indienne et une galette de riz aux légumes pour ce midi. Ça te plaît ?

Je me retourne vers cet homme, inerte : je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus comment réagir pour me sortir de son emprise.

— Aller, va sur la terrasse.

La porte entrouverte nous mène à une terrasse en parquet d'extérieur. Le sol réchauffe mes pieds. La vue est sublime. Il fait beau, le soleil me fait mal aux yeux. Il est éclatant, seuls quelques nuages blanchissent le ciel. Je n'ai plus l'habitude d'une si forte luminosité. La végétation pousse librement, les oiseaux chantent, les abeilles et autres insectes se baladent tranquillement de fleurs en fleurs. Je suis toujours sous l'influence de cet homme, mais mon angoisse redescend.

Il m'assied sur une des six chaises, assorties à la table ronde en fer sur laquelle Sandrine nous a sorti des assiettes et des verres. Bien qu'apaisée par le bain et cette micro-méditation, la colère a légèrement remplacé la peur. Il me donne alors un beignet et, de la marmite fumante, nous sert le riz. Il repose ensuite le plat sur un sous-plat en fer à cheval, puis nous mangeons en silence.

Je me force à finir mon repas, sous le regard aimant de cet homme, quand Sandrine revient vers nous avec une théière en fonte. Mon anxiété remonte. Je remarque le soleil argentin tatoué

sur sa peau claire, au-dessus d'un bracelet de cheville. Elle est pieds nus, elle aussi.

— C'était bon, Isis ?

— Oui, merci, dis-je en inclinant la tête.

— Tu es belle quand tu rougis, me complimente Sandrine. J'ai fait une infusion. Tu aimes la passiflore ?

— Oui.

— Elle était depuis quand chez ton frère, au fait ? demande-t-elle sèchement à Nataraja, en nous servant trois tasses.

— Deux mois, elle est arrivée le dix-neuf avril.

Je suis humiliée.

— Ma belle Isis, me dit Sandrine, qu'est ce qui te plaît dans la vie ? À quoi tu t'intéresses ?

— Prends une longue inspiration, me conseille l'homme.

— La musique surtout... Je joue de la lyre.

Elle me sourit, m'invite à continuer d'un signe de la tête.

— Et je participe à quelques théâtres oniriques avec une cousine.

— Quoi d'autre ?

— Sinon je travaille la journée et, le soir, je correspond avec deux femmes en prison. Je suis engagée auprès d'une association pour les personnes incarcérées, j'envoie uniquement des lettres. On s'écrit beaucoup.

Ma voix se fait plus claire, parler de sujets connus me rassure.

— Et pour décompresser, j'aime bien m'allonger dans l'herbe pour lire ou me fondre dans la nature.

— Tu médites ?

— Un peu.

— Qu'aimes-tu encore, dis-moi ?

— Me promener près de la pyramide de Khéops. Avec une collègue dont la famille élève des chevaux et des chameaux, j'ai très souvent l'occasion d'y aller, mais je n'ai pu visiter que les premiers niveaux.

— Ça t'a plu ? poursuit Sandrine.

— Oui, enfin, il n'y avait pas grand-chose à voir. J'ai visité les couloirs du bas et la salle du sarcophage du pharaon.

— La grande pyramide de Gizeh est un monument que l'on pourrait dire magique, commente Nataraja. Tu t'intéresses aux mystères qui l'entourent ?

— Non, je ne m'y connais pas, rétorqué-je, en sirotant mon thé en même temps que Sandrine.

— À quoi t'intéresses-tu encore ? enchaîne-t-elle.

— J'aime aussi les pierres, j'en ai fait mon travail.

— C'est intéressant, tu fais quoi précisément ?

— Je vérifie l'authenticité de la pierre, je l'expertise et j'estime sa valeur en fonction de sa pureté et de son origine, entre autres... Elles proviennent d'amis antiquaires ou de collègues dans la joaillerie, parfois de la douane.

Une guêpe vient se poser près de mon thé, avant de repartir aussi vite. La douce effluve de ce liquide brunâtre m'attire aussi, je bois quelques gorgées.

— Finis ta boisson, nous allons monter nous reposer.

Je termine ma tasse, fatiguée par mon enlèvement et me rends compte, qu'après ces deux mois de solitude, leur compagnie me soulage.

Nous montons alors dans notre chambre.

— Allonge-toi, ma douce.

Je m'assieds maladroitement sur le lit, partagée entre la colère et l'acceptation.

— Déshabille-toi et allonge-toi, Isis.

J'obéis. Il ferme les rideaux épais de la fenêtre, se déshabille et s'installe contre moi. Il remonte alors la couverture sur nous et me serre dans ses bras. Épuisée par ces derniers mois, je me détends quand il dépose un doux baiser sur le haut de mon dos, puis, rapidement, je m'endors sous l'emprise de cet homme...

V – Nature

— Il est neuf heures, chuchote Nataraja en m’embrassant la joue. Je remonte les draps sur mon visage et je me tourne côté fenêtre, suppliant la vie de me ramener en Égypte.

— Je veux que tu prennes un rythme de sommeil qui nous convienne : tu dors la nuit et tu te lèves le matin.

— Laissez-moi...

— Tu es sûre de vouloir rester au lit, Isis ?

Il passe alors sa main sous les draps, descend jusqu’à mon bas-ventre, ce qui a pour effet de me réveiller tout de suite.

— Je me lève ! lui affirmé-je presque docilement.

— C’est parfait. Tu enfiles ta robe et on descend.

Nous descendons en silence. Le café coule, parfumant subtilement la cuisine. Des plantes en vrac, rangées dans des dizaines de gros récipients transparents ou en porcelaine, attirent mon attention.

— Va sur la terrasse, emporte les tasses et la cafetière.

Sur la table sont déposés la théière, des confitures et du pain apparemment faits maison, du miel, des bols vides et une assiette remplie d’amandes.

— Il faut que tu reprennes des forces, m’avise-t-il en me tendant cette dernière.

Je prends quelques amandes, près d’un bourdon curieux.

— Sers-toi, ce sont les fruits du potager et du thé noir bio.

— Merci.

Nous déjeunons sans discuter. Les oiseaux chantent joyeusement, me redonnent un semblant de vitalité.

Quand nous avons terminé, nous débarrassons la vaisselle et allons dans la salle de bain. Il m'oblige à me déshabiller et à entrer dans la douche avec lui, referme la vitre coulissante et ouvre l'eau chaude. J'aimerais regagner le lit, me cacher sous la lourde couverture et m'endormir, ne plus me réveiller.

Je sursaute quand il me ramène à lui, me serrant contre son torse.

— Hum, n'aie pas peur comme ça...

Contre son cou, je ne bouge plus et alors, peu à peu, mes tensions se relâchent.

— Laisse-moi prendre soin de toi, Isis...

Il parcourt soigneusement mon dos de ses mains remplies de savon, puis mon corps tout entier. Il me masse, me caresse, m'apaise par sa douceur.

— Tu vas aimer cette nouvelle vie.

Il se lave ensuite, à son tour, puis nous rince. Nous sortons de la douche, il me tend une serviette en m'indiquant une brosse à dent et du dentifrice à la menthe dans un verre turquoise.

— Je t'ai tout sorti hier.

Je me sèche machinalement, puis j'accroche la serviette autour de ma poitrine. Nous nous brossons les dents, nous nous rhabillons, puis il m'emmène au jardin.

J'essaie, vainement, de repérer un éventuel passage dans le mur. Nous passons près du cerisier, près des pâquerettes et quelques groupes de jonquilles. Nous habitons sûrement un village paumé. Nous approchons un verger, dans lequel serpente un chemin de pierres. Au milieu de celui-ci, une petite fontaine gicle, délimitée par ces mêmes pierres. Un peu plus loin, se trouve une mare où flottent des nénuphars. L'endroit est joli et reposant. Les grenouilles y coassent, sautent dans l'eau lorsque nous en approchons. Toutes sortes de plantes poussent, autour de nous, de la plus sauvage à la plus commune. J'aperçois des orties, du datura, de la camomille. Je pense reconnaître une salvia lorsque nous nous asseyons sur un des

deux bancs en bois, peints de marguerites. J'admire la nature épanouie, libre d'être.

— Tu es contemplative, Isis ?

— Je regarde les fleurs... J'ai commencé un herbier l'année dernière.

— Comme pour les pierres, tu ne t'intéresses pas à leurs vertus ?

— Si, mais je me suis arrêtée aux pouvoirs de la verveine, du tilleul, enfin des infusions classiques que nous trouvons dans le commerce.

— Dans ce verger, tu ne trouveras que des plantes médicinales, c'est-à-dire que toutes ont un pouvoir sur le corps humain, sur le psychisme.

— J'adorerais goûter la camomille.

— Tu as un beau sourire, Isis. Sandrine t'en préparera, elle est herboriste, c'est elle qui gère tout ça...

Je le fixe, fascinée à l'idée qu'elle sache guérir grâce aux plantes. J'ai toujours eu l'envie de m'y intéresser, mais je n'ai jamais eu l'impulsion nécessaire.

— Elle s'occupe aussi d'un potager collectif, avec les voisins. Un potager de fruits et légumes, il est en bas du village.

— OK, on est où, dans quelle région ?

— Tu n'as pas besoin de le savoir pour le moment. On va tester ta communion avec la nature, lève-toi.

Je suis à la fois émerveillée et inquiète. Nous continuons notre promenade et, sans dire un mot, nous nous arrêtons sous un grand arbre.

— Pose ta main sur le châtaignier.

J'obéis, me demandant quelle sera la suite.

— Laisse-toi aller et dis-moi ce que tu ressens.

Les pieds dans l'herbe fraîche, ma peau sur l'écorce, je perçois le ciel bleu à travers les branches et le feuillage. Le soleil m'éblouit, perçant chaudement les grandes feuilles dentelées.

— Je me sens légère.

Une file de fourmis grimpe sur le tronc, je les contemple, puis je ferme les yeux en écoutant la brise du vent s'entremêler dans le

branchage. Je profite de cet instant, me rafraîchissant du soleil qui, déjà, réchauffe ma peau.

— Je ressens comme une douce énergie dans ma main.

Je touche l'arbre à différents endroits. J'imagine cette petite graine qu'il a été, il y a de cela des décennies, ce fruit qui a fait de lui un être si imposant.

— Ne pense plus à rien.

— Ma main s'engourdit, elle est comme chargée.

— Garde-la sur l'écorce.

Mes pensées se dissipent. Le tronc de cet arbre dégage une énergie apaisante, qui étrangement me ressource.

— Elle monte dans mon bras.

— C'est agréable ?

— Oui, c'est agréable... Je me sens à nouveau légère.

Les paupières fermées, en direction du ciel, je me sens immensément bien. Cette énergie s'empare de moi, me submerge d'un bien-être innommable. Mes mots ont du mal à sortir, à exprimer cette extase subite.

J'ouvre les yeux, quand une main se pose sur mes hanches. Sandrine nous a rejoints.

— Il l'attend, affirme-t-elle hautainement tout en remontant sa main le long de mon dos.

La panique s'empare de moi, ma vision se trouble. Il me prend par le poignet et nous marchons vers la maison. Mon souffle se saccade, se fait court, je peine à respirer. Nataraja m'arrête alors.

— Écoute, un médecin que tu appelleras « monsieur » va t'examiner, il va vérifier que tu sois en bonne santé, m'explique-t-il sévèrement.

— Mais je vais...

— Ce n'est pas discutable, décide-t-il en me coupant la parole, et reste calme avec lui. J'aimerais pas devoir t'attacher.

— Je vais bien !

— Très bien, ma douce, arrête de trembler alors. On ira quand tu seras prête, commence par inspirer profondément...

VI – Monsieur

Ils m’accompagnent jusqu’à cet homme, après m’avoir imposé un exercice de respiration. Ce moment à inspirer et expirer aussi amplement m’a fait tourner la tête. Nous repassons par la cuisine et entrons au salon où il m’attend, assis sur le canapé avec sa mallette. Vêtu d’un jean, d’une chemise blanche repassée et de chaussures noires cirées, ce type à l’allure distinguée, malgré son crâne amoché d’une cicatrice et sa tempe encore plus balafmée, me scrute de haut en bas. Son regard obscène me tétanise.

— Approche, m’ordonne-t-il froidement.

Il écarte les jambes tandis que je m’avance vers lui.

— Retire tes vêtements.

Nataraja s’assoit sur un des canapés en cuir quand Sandrine nous quitte sans un mot.

— Obéis-lui, ma douce.

Je détache alors ma robe et la laisse tomber au sol, me retrouvant ainsi nue face à cet inconnu.

— À genoux face à moi.

Je m’agenouille alors devant lui. Il me détaille vicieusement, des fiches jaunes et un stylo en main.

— Tu comprends que c’est moi qui te suivrai, à partir de maintenant ?

— Oui...

Je baisse la tête, rougie de honte.

— Mona est ton vrai prénom ?

— Oui.

— On m’a pourtant annoncé une patiente au nom d’Isis ?
— Oui, je m’appelle Isis...
— Tâche de t’en souvenir. Ta date de naissance ?
— Vingt-six novembre quatre-vingt-douze.
— Vingt-sept ans, tu es toute jeune.
Je l’entends feuilleter ses fiches.
— Regarde-moi quand je te parle.
Je relève le visage vers lui, au bord des larmes.
— Tu n’as pas de problème de santé particulier ?
— Non.
— Des tatouages, piercings ? Scarifications ?
— Non, rien.
— Et tes boucles d’oreilles, Isis ?
— Oui, j’ai les oreilles percées.
— Donne-moi tes bijoux.
Je retire nerveusement mes deux perles nacrées et les lui tends.
— Sois plus attentive. Tu as des lunettes, habituellement ?
— Oui, pour les écrans.
— Ta dernière révision remonte à quand ?
— Il y a un an.
— Ne te prends pas la tête, Alex, l’interrompt Nataraja, elle n’en aura plus besoin. Il n’y a pas de télévision ici et aucun autre ordinateur que celui sur lequel je travaille.
— Ça m’aurait étonné. Tu les portais souvent, Isis ?
— Non, rarement.
— Tu ne regardais jamais la télévision, aucune activité sur l’ordinateur ?
— Non, je supporte mal la luminosité des écrans et le bruit métallique de la télé.
— Donc c’est réglé. Tu as des allergies ? poursuit le médecin.
— Non.
— Des antécédents ? Qu’ils soient médicaux ou chirurgicaux ?
— J’ai pris des anxios pendant un an.
Je bafouille, je lutte pour lui répondre convenablement.
— Tu étais suivie ?

— Pas par un psy, c'est mon médecin traitant qui me les a refilés.

— Pour quelle raison ?

— Le décès de ma sœur jumelle.

— Tu les as arrêtés sur la décision de ton ancien médecin ?

— Non, toute seule, quand j'allais mieux.

— Jamais d'autres traitements ?

— Non.

— Tes dernières règles, c'était quand ?

— Il y a une semaine.

— Elles durent combien de jours en moyenne ?

— Cinq.

— Comment tu as fais lorsque tu étais seule, ces deux derniers mois ?

— Ils m'ont donné une coupe menstruelle⁹.

— Tu as su l'insérer sans difficulté ?

Ma vue se brouille de larmes.

— Oui !

— Je l'ai apportée à ton propriétaire, il l'a gardée pour tes prochaines règles.

L'anxiété me transperce, me déchire douloureusement.

— Tu prenais la pilule, avant ?

— Non.

— Pour quelle raison ?

— Je n'utilisais que des préservatifs.

— Une vie sexuelle active ?

— Non, un rapport par semaine.

— Toujours protégé ? Avec qui ?

— Oui, avec un ami intime.

— Une sexualité classique ?

— Oui.

— Une grossesse, un avortement ?

— Non.

— Tu fumes ou tu es anciennement fumeuse ?

— Je fume un peu, quelques joints.

9 Alternative écologique et économique aux protections hygiéniques jetables.

— Tu consommes de l'alcool ?
— Occasionnellement.
— Jamais de manière excessive ?
— Si, ça peut arriver.
— D'autres substances ?
— Des infusions d'opium, mais c'est tout, je ne prends rien d'autre.

L'homme termine de remplir ses papiers, puis se penche sur moi en me pressant méticuleusement l'abdomen.

— Ouvre la bouche et fais « aaa ».

Il me palpe alors la thyroïde en me fixant sadiquement.

— Assieds-toi sur le canapé.

Le médecin sort de sa mallette un stéthoscope, et m'ausculte le cœur et les poumons de son objet glacial. Il range ensuite son matériel et le remplace par un tensiomètre qu'il gonfle au niveau de mon biceps gauche. Le brassard me comprime, jusqu'à bloquer ma circulation sanguine, puis se dégonfle.

— Elle a quatorze de tension, c'est bien, affirme-t-il en jetant un œil au boîtier.

Il range l'objet, me place un garrot au bras, puis nettoie ma peau d'un coton imbibé de désinfectant.

— Serre le poing.

Il me pique ainsi au pli du coude, avec son aiguille. Mon sang circule dans un tuyau, jusqu'à s'écouler dans des tubes.

Quand les récipients sont remplis, il range le tout et me colle une compresse.

— Allonge-toi sur le tapis, sur le dos.

Je m'exécute honteusement, genoux repliés et mains sur la poitrine. Devant mon sexe disponible, il s'abaisse à ma hauteur et pose sa main sur mon clitoris.

— Tes mains au sol, m'impose-t-il.

Mes larmes montent, devant son ami attentif.

— Tu as déjà été chez le gynécologue ?

— Oui.

— Tu sais donc ce qu'est un spéculum.

Il attrape de sa mallette un accessoire gynécologique, une pince froide qu'il insère dans mon vagin. Une fois introduite, il l'ouvre et m'examine interminablement, puis m'enfoncé une sorte de coton tige.

— Tu as mal ?

— Non, monsieur.

Il me retire l'instrument et passe à l'étape suivante. Il pénètre ses doigts dans mon vagin et, de son autre main posée sur mon bas-ventre, me palpe l'utérus.

— Tu aimes être dominée ?

Humiliée, je détourne la tête vers la cheminée dans l'espoir d'échapper à son regard méprisant.

— Elle est excitée, Nataraja, affirme-t-il perversement.

Il continue ses gestes de nombreuses minutes, profitant manifestement de son autorité. Il se place ensuite au-dessus de moi, un genou de chaque côté de mes hanches. Avec le plat de ses mains, il me comprime et me palpe les seins.

— Nickel.

L'examen terminé, il se relève et range tout son matériel.

— Ça partira au labo dans la journée. Il faut que je parle à Sandrine pour sa commande, elle est dehors ?

— Oui, elle doit être au téléphone, mais vas-y.

— Je t'appelle dans la soirée, s'exclame-t-il en nous quittant.

— OK, Alex ! Viens sur mes genoux, Isis.

J'obéis. Nataraja me serre alors contre son torse, puis m'embrasse tendrement. Il m'offre ainsi un long câlin apaisant et je me rends compte que l'affection qu'il me donne me soulage...

VII – Méditation

Toujours sur le canapé du salon, j’aperçois, à travers les portes-fenêtres, le ciel se couvrir d’épais nuages. Des odeurs d’épices se répandent délicieusement dans la maison, depuis la cuisine où Nataraja a rejoint Sandrine. Je les entends rire aux éclats. Recroquevillée sur moi-même, j’attrape un des plaids du canapé et me couvre avec. Je pense à mon ancienne vie, à Joann, cette amie que j’allais retrouver, à mes cousins forcément fous d’inquiétudes. J’essaie de me rappeler que les hasards n’en sont pas véritablement, que tout arrive dans un but destiné à nous faire évoluer positivement, mais je ne peux contenir mes larmes.

Je sursaute quand Nataraja me touche les cheveux par-derrière le canapé.

— Sandrine adore cuisiner indien, elle nous prépare un dhal de lentilles pour ce midi, me dit-il en s’asseyant près de moi.

— OK.

— Tu disais qu’il t’arrivait de méditer ? me demande-t-il en séchant mes larmes de ses mains.

— Oui. En Égypte, avant de commencer mes études de gemmologie. Puis j’ai arrêté et je me suis un peu perdue.

Ma voix reste basse, je ne parviens pas à parler plus fort.

— Il y a combien d’années ?

— Six ans.

— Raconte-moi.

Il s'adosse alors dans le canapé, me persuade par son regard pénétrant.

— J'ai passé une année coupée du monde, j'étais dépressive suite au décès de ma sœur jumelle, Maria. On était très proches et presque fusionnelles, on se ressemblait sur pratiquement tout.

— Ça a dû être terrible.

— Oui, je restais cloîtrée dans une chambre d'hôtel, je ne mangeais plus trop, je sombrais. Je voulais la rejoindre. Une nuit, j'étais à bout, alors il m'a fallu faire le vide en moi. Je n'en pouvais plus, mais malgré tout, une part de moi-même voulait survivre encore un peu, donc j'ai essayé de chasser mes idées sombres, toutes mes pensées. J'ai essayé de me détacher de tout... À force, j'y suis arrivée. Un soir, je me suis laissée tomber, je me suis laissée aller au néant. Je me suis sentie plus faible que d'habitude et, d'un coup, je me suis sentie partir. J'étais vidée. Je me suis laissée mourir. Je me suis abandonnée à moi-même, j'ai lâché prise.

— Ensuite, Isis ?

— Je suis entrée dans un état de lucidité difficile à mettre en mots. Mes sens ont explosé. Je suis devenue consciente, de tout. J'ai compris que nous ne formons qu'un, que nous sommes tous fait de la même énergie. Vous, moi, ce qui nous entoure.

Ses yeux se remplissent d'amour.

— J'ai compris que nous sommes tous connectés. Et que Maria ne m'a jamais quittée. J'ai accepté l'idée de la mort et l'ai comprise. « L'âme hors » du corps.

— Continue.

— Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Le temps et l'espace n'étaient plus. Tout n'était vraiment qu'énergie. Je me suis laissée emporter par cette plénitude, que j'ai comprise être un autre niveau de réalité. J'ai compris que cette énergie est la forme originale de tout ce qui existe, que tout est juste et parfait... C'était orgasmique.

Un sentiment de joie m'envahit.

— J'ai vu le monde depuis mon âme, j'ai compris que mon corps est une enveloppe renfermant mon être le plus subtil. Je me suis sentie nourrie, purifiée par un amour et une paix dépassant lar-

gement ce que l'humain est en capacité de concevoir. Quand je me suis à nouveau retrouvée prisonnière de mon corps charnel, quand ma conscience s'est à nouveau retrouvée limitée, ma dépression et mes angoisses avaient diminué. J'étais heureuse, comblée.

— Tu as vécu l'illumination...

— Oui, et puis, le lendemain, pour la première fois depuis des mois, j'ai accepté une invitation à dîner chez mon oncle. On était une vingtaine à table. Au repas, d'un coup, sans rien contrôler, c'est arrivé une deuxième fois. Cet état m'a à nouveau transportée, je ne pouvais plus bouger, ni parler. Mon égo n'était plus, je me sentais dissoute. Je quittais mon fardeau, sans peur, j'étais libre. J'affichais certainement un sourire béat. Je n'étais qu'amour. Cette fois-ci, j'ai vu la vie que je menais ; notre société malade et ses règles improbables, notre mode de vie effarant. J'ai eu un fou rire intérieur en observant, avec un recul colossal, l'humain.

Je me tais, le temps d'une profonde inspiration.

— J'observais la matière s'agiter. J'ai compris notre monde fragmenté, ce monde matériel et illusoire dans lequel la plupart des humains pensent être. Je me suis littéralement sentie renaître...

— Essaie de m'expliquer un peu plus ?

— C'était clairement une transe... Je me suis sentie éternelle. J'ai pris conscience de tout, j'ai compris qui je suis, qu'ici tout n'est qu'illusion.

— Comment tu en es sortie, de cette transe ?

— J'en suis sortie aussi brusquement que j'y suis entrée, c'était un peu dur de revenir ici mais, à la fin du repas, je suis repartie à l'hôtel enivrée d'un reste de bonheur.

— Cette expérience s'est reproduite ?

— Oui, tous les matins pendant une année, jusqu'à ce que je déménage en appartement. C'était voulu à l'hôtel : je sortais sur le balcon, à côté d'un grand arbre, je m'essayais et je commençais à méditer... J'ai compris que c'est dans l'immobilité que nous sommes les plus réceptifs. J'ai fini par devenir accro, je rejetais ce monde physique, j'avais du mal à accepter d'être ici. Finalement les descentes étaient de plus en plus difficiles à supporter. Je ne me sentais pas à ma place, en fait, je ne me sentais moi-même et entière

que dans la source. J'avais besoin de me purifier, et qu'elle me garde.

Son expression si bienveillante me reconforte.

— C'est compliqué d'expliquer... Ça ne s'explique pas, en fait.

— Tu es entrée dans un bel état de grâce, m'interrompt-il. Comment tu te sens vis-à-vis de tout cela, actuellement ?

— J'ai du mal, mais c'est supportable, car j'ai compris que je ne suis pas incarnée par pur hasard.

— Tu as entendu parler du Tao ?

— Non.

— Il ne peut se définir par de simples mots, mais il ne fait aucun doute que tu y es retournée. La source originelle de tout ce qui est...

Il me caresse au niveau du cœur.

— Ce n'est pas donné à tout le monde, ma douce. Peu prennent conscience du monde énergétique et encore moins atteignent cet état sacré.

— Oui, je n'en avais encore parlé à personne.

— C'est compréhensible. « Ce n'est pas en regardant la lumière qu'on devient lumineux, mais en plongeant dans son obscurité. Mais ce travail est souvent désagréable, donc impopulaire. »

— Jung¹⁰.

— Tu l'as lu un petit peu ?

— Non, je ne connais que quelques citations célèbres.

— Bon. Maintenant, il faut que tu acceptes d'être parmi les humains, car comme tu l'as dit, tu n'es pas là par hasard.

Un sentiment d'amour immense me remplit alors instantanément. Il m'embrasse le front et m'invite à aller manger en compagnie de Sandrine.

10 Carl Gustav Jung : médecin psychiatre et pionnier de la psychologie des profondeurs (investigation de l'inconscient et de l'« âme », c'est-à-dire de la psyché individuelle).

VIII – Nataraja

Je sursaute, hurlante, passant brutalement du sommeil à la réalité physique. Mon cœur s'emballe, je suis en sueur, haletante. Je suis seule dans la chambre. Il fait nuit. Mes larmes coulent, je suffoque. Je ne sais plus si je suis en plein cauchemar, si cette réalité va finir par se briser ou si je vais me réveiller dans mon appartement ou je-ne-sais-où au Caire.

J'entends quelqu'un de l'autre côté de la porte qui, tout de suite, s'ouvre. Simplement en chemise déboutonnée, Nataraja entre et allume une bougie.

— S'il vous plaît, je peux pas rester !

— Chut, Isis, m'ordonne-t-il en s'asseyant près de moi. Tu te rappelles ce qui se passera si tu me causes des problèmes ? Je te ramènerai à ta cave et tu seras vite vendue à un Maître qui saura te gérer.

Il me sèche les joues du bout de ses doigts.

— Détends-toi, me susurre-t-il en me déshabillant lentement. J'ai allumé une bougie. Une seule, car un est le chiffre de l'unité, de tout ce qui est. Tu t'en souviens ? Nous avons évoqué ce sujet hier.

Il passe sa main sur mon cœur affolé.

— Oui, je m'en souviens.

— Très bien. Nous avons également évoqué l'énergie.

— Oui...

— Tu dois transformer tes énergies négatives en émotions positives, m'explique-t-il affectueusement.

Il me touche tendrement les avant-bras jusqu'à mon cou, mes joues, le haut de mon nez. Il me caresse, puis descend sur mes seins, mon ventre, mes jambes toutes entières. Il parcourt ainsi chaque recoin de ma peau, d'une extrême lenteur. Il m'effleure, me masse, sans jamais me lâcher du regard.

— Tu es resplendissante...

Je me crispe quand sa main remonte sur mon clitoris.

— On n'est que toi et moi, laisse-toi aller...

Je comprends que mon sexe est mouillé quand, sans prévenir, il m'enfoncé ses doigts. Une vague de désir s'empare sauvagement de moi, il m'incite alors à bien ouvrir les jambes, puis me masturbe en me massant doucement le téton gauche.

— Lâche prise...

Je me surprends à apprécier la soumission que m'impose cet homme. Je ressens mon vagin se serrer et se décontracter. Assis contre moi, Nataraja me contraint à m'abandonner à lui, me fait gémir sous ses caresses, s'arrête de nombreuses secondes lorsque mon plaisir devient incontrôlable, puis il reprend, d'un coup, ce qui me fait gémir plus fort encore.

— Je veux que tu jouisses.

Mes gémissements se font de plus en plus forts.

— Jouis, Isis.

À son ordre, de légers spasmes de jouissance me secouent. Il commence à m'enfoncer un doigt dans l'anus et, d'emblée, je jouis d'un orgasme démesuré. Mes cuisses se referment par réflexe et je réalise qu'appartenir à cet homme m'excite.

Il se réinstalle alors dans le lit, se dévêtit, puis m'enlace.

— Rendors-toi...

Le corps soulagé, j'essaie de faire le vide en moi et, petit à petit, dans les bras de cet homme, je sombre dans le sommeil.

IX – Alchimie

Nous sommes en début de soirée, presque lovés sur un des canapés du salon. Nous attendons Nancy, une de leurs amies proches. À côté de nous, Sandrine feuillette paisiblement un ouvrage ésotérique traitant de l'agriculture en biodynamie.

— Nous avons aimé que tu te laisses si vite aller, hier...

Je me remémore, honteusement, ce qui s'est passé ces derniers mois et particulièrement cette dernière nuit. Je ressens encore ses mains écarter mes cuisses et cet état, quasiment hypnotique, dans lequel je me suis si facilement laissée faire.

— Tu as bien gémi, Sandrine t'a entendue.

Je n'en suis pas à ma première humiliation, pourtant je suis incapable de lui répondre.

— Pourquoi tu rougis ? Elle est au courant de tout...

— C'est gênant !

— Bon, alors pensons à autre chose. Quelqu'un t'a évoqué l'existence de la pierre dite philosophale ? enchaîne-t-il.

— La pierre des alchimistes ?

— Tout à fait, réplique-t-elle depuis le rocking-chair.

— Je ne l'ai jamais étudiée.

Il me prend la main, la pose sur mes genoux et me caresse tout en m'expliquant.

— La pierre philosophale est une métaphore. Il s'agit de découvrir ton essence, ton corps le plus subtil, grâce à un long travail à effectuer sur toi-même. Cela requiert de la patience et de la persévérance.

Il se tait quand un avion de chasse rase bruyamment la maison.

— L'alchimie est une discipline occulte.

— Occulte ? C'est-à-dire ?

— Occulte signifie « caché, secret ».

— D'accord ? le questionné-je, intriguée.

— L'apprenti alchimiste est appelé à se transformer, à mourir pour renaître. Ça te parle, Isis ?

— Oui...

— L'alchimiste accompli manie l'énergie, la comprend. Il se sait immortel, il est cette pureté originelle et immuable de tout ce qui est. Il t'enseigne à dégager le superflu, pour voir avec le cœur...

La sonnerie du portail retentit. Il se lève, suivi nonchalamment par Sandrine.

— Attends-nous à la table de la terrasse et amène de quoi nous servir à boire, me demande-t-il. Tu trouveras ce qu'il faut dans le réfrigérateur et dans le placard à la poignée tordue.

X – Nancy

— Je lui disais au début, à Clem, que c'était de l'indigo mélangé à d'autres plantes, mais c'en est pas. Elle a testé, c'est un henné neutre, il ne colore pas, affirme Nancy.

Cette femme mince, en tenue courte et provocante, installe ses brosses à cheveux, ses pots pour couleurs et son énorme sac d'ustensiles sur la table de la terrasse. Le vent frais du soir nous rafraîchit de cette journée ensoleillée. Je suis assise face à Sandrine qui, aujourd'hui, et comme moi, est vêtue d'une fine robe en dentelle laissant entrevoir ses tétons. Nataraja, quant à lui, reste fidèle à ses habitudes, une chemise dans les tons bordeaux et un jean.

— La poudre verte que t'a offerte sa copine ? répond Sandrine, concentrée sur son téléphone.

— Ouais, celle-là. Elle date de quand, ta dernière coloration, Isis ? me demande Nancy, perchée sur ses hauts talons blancs.

— Au moins cinq ans.

— Nickel, s'exclame-t-elle en se retournant vers Nataraja, je vais lui en faire une, un henné, ça va fortifier ses cheveux, rehausser sa couleur brune. Ça lui fera un bon soin.

— Tu lui feras une coupe en plus, réplique-t-il posément.

— Ça marche, je fais ça après. Un dégradé.

— Parfait, Nancy.

Je me sens rabaissée, infantilisée.

— Au cas où, je lui ai ramené un khôl pour ses paupières. Des huiles et des eaux florales aussi, pour le démaquillage et pour sa peau, ajoute-t-elle en passant derrière moi.

Cette femme aux gestes sensuels, malgré son caractère extraverti et dynamique, commence à me détailler les cheveux, à me décoiffer de ses doigts vernis de rouge. Des frissons parcourent mon corps tout entier quand sa main s'arrête sur ma nuque.

— Tu te dois d'être charmante avec et pour ton Maître, Isis, m'avertit-elle de son timbre de voix suave.

Elle m'a ainsi appliqué le henné, puis m'a placé une serviette violette autour des cheveux. Assise auprès de Nataraja, j'attends maintenant que le soin agisse. Un petit verre de kir m'aide à me détendre. La soirée s'écoule dans une ambiance détendue autour d'un apéritif dînatoire, tandis que Frank Sinatra chante depuis le salon. Je reste discrète, ils discutent de tout, de rien, et notamment d'un éco-lieu se construisant près de la maison.

Les heures de pause passées, leur amie me retire le tout dans la salle de bain, me rince soigneusement les cheveux, puis m'installe au miroir.

— Tiens-toi droite sur ta chaise, exige-t-elle. Je te les dégrade.

Les ciseaux et un peigne beige en mains, elle s'occupe consciencieusement de mes cheveux mouillés.

— Vous venez souvent ?

— Toutes les semaines, mais tu peux me tutoyer !

— Donc vous vous connaissez bien...

— Plutôt, oui. On vivait ensemble, Sandrine et moi, dans un foyer pour adolescentes.

— Ils ne m'ont pas raconté, avoué-je en observant mes cheveux tomber sur le carrelage.

Elle m'intimide par son caractère que je suppose explosif.

— J'imagine, rit-elle. Mystérieux comme ils sont...

— Je préfère ne rien savoir alors, ça me gêne.

— Relève la tête, que je te coiffe mieux ! On a passé une année toutes les deux, en foyer. Elle se faisait lyncher par un éducateur, puis elle a rencontré Nataraja. Ils se sont croisés lors d'une soirée d'inauguration pour les photographies d'une amie commune. Clémence. Elle shoote en noir et blanc, des sujets disons difficiles,

pour sensibiliser un peu les gens. Ce soir-là était consacré à l'homophobie. Ils ont vite accroché et il lui a proposé de nous héberger.

— Comme ça ?

— Oui, il nous logeait, en échange de quoi elle faisait un peu de cuisine et moi de ménage. Je suis restée un an, puis j'ai rencontré mon mari. Eux ont fini par devenir un vrai couple, jusqu'à il y a deux-trois ans. La vie de colocs leur convient mieux ! Enfin voilà, ils se sont séparés et bons termes, alors elle est restée vivre ici.

— Elle n'est pas jalouse de moi ?

— Bien sûr que non ! Elle est un peu dure avec toi, mais surtout parce qu'elle préfère te savoir sous la protection de ton propriétaire plutôt qu'ailleurs.

— Tu sais beaucoup de choses...

— On n'a aucun tabou.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ? Je suis la première qu'il achète ?

— Oui ! Il a appris le business de son frère adoptif la veille de votre rencontre, ce type enchaîne les conneries. Il a appelé Nataraja en pleine nuit, lui proposant une esclave sexuelle « très maniable, car séquestrée seule et dans le noir depuis deux mois ». Alors Nat' est venu te chercher. Non pas pour te soumettre, mais pour t'aider.

Ses mots me rassurent presque.

— Pourquoi ils m'ont choisie, moi, et pas une autre ?

— Tu étais seule, jolie, en robe... Ça leur a suffi pour te choisir.

— Tu as ton portable sur toi ? Il faut que je téléphone à mes cousins, que je leur dise où je suis !

— Non, oublie ça. Estime-toi juste heureuse que Nataraja soit si séduit par toi...

Nancy ne me laisse pas répondre, elle s'empare du sèche-cheveux qu'elle allume aussitôt.

Une fois mes longs cheveux secs, en silence, elle s'applique à me les coiffer de sa brosse ronde, puis nous redescendons à la terrasse où des infusions et des joints d'herbes locales et de chanvre nous attendent. Une petite lampe murale s'allume automatiquement lorsque la nuit tombe, appelant quelques moustiques et autres

insectes volants à nous rejoindre. Quelques fous rires entre Sandrine et Nancy me redonnent le sourire, m'aident à admettre cette place auprès de cet homme qui, finalement, s'avère plus respectueux et intéressant que n'importe quel partenaire de mon passé.

XI – Amour

Nous avons déjeuné avec Alex, leur ami médecin venu nous apporter les résultats du laboratoire. Je n'ai aucune carence, ni autre problème de santé. Il me scrutait, me détaillait, sans jamais me parler. J'étais gênée. Il semblait prendre plaisir à m'humilier, à me rappeler cette soi-disant condition de soumission auprès de mon « Maître ». Il lui a donné quelques conseils, m'a imposé quelques postures gênantes censées être naturelles. Il est reparti après le café, puis Nataraja a dû travailler quelques heures dans le salon. Il est écrivain et doit rendre un récit, dans les mois qui suivent, à sa maison d'édition. Il m'a alors donné des livres à bouquiner, pour m'occuper. Un grimoire illustré, traitant des plantes officinales rares, un second sur les vertus des pierres et le premier de la trilogie « Conversations avec Dieu » de l'auteur Neale Donald Walsch. Je me suis installée sur le hamac, avec un gros oreiller, puis j'ai commencé à lire ce dernier. Il fait écho à notre discussion spirituelle. Il ne s'agit pas du Dieu tel qui nous l'est raconté dans notre société dite avancée, mais de cette énergie qui pourrait être définie comme étant le Tout.

La journée est passée vite. Nous ne sommes que tous les deux, installés à la table de la terrasse. Le soleil se couche, l'air devient humide. Comme ce midi, nous avons pris le repas avec Sandrine, qui nous a ensuite laissés après nous avoir préparé un Poppy pod tea¹¹ chacun. Je bois une gorgée, me réchauffe de ce précieux liquide à l'effet extrêmement apaisant.

11 Thé d'opium.

— Tu en es où, Isis, dans ta lecture ? me demande-t-il en croquant un carré de chocolat noir à la framboise.

— Je n'en suis qu'à la moitié et, pourtant, je me sens tellement proche de cet ouvrage.

Il me scrute, comme fasciné.

— Je savais que tu y serais réceptive.

— J'ai eu la sensation de lire un texte que j'aurais pu écrire, non pas du point de vue de l'auteur, mais du point de vue de Dieu.

Il m'envoûte par son sourire, par sa sérénité.

— Tu es lumineuse, ma douce.

Nous finissons nos infusions, puis il me ramène à lui. Il me prend entre ses bras et nous nous embrassons. Un baiser à la fois tendre et passionné, un baiser aussi divinement doux qu'intense.

— Je veux te voir jouir.

Sans tarder, il me dirige dans notre chambre en laissant la porte entrebâillée.

— Sur le lit, Isis, mets-toi sur le dos.

Je cède à ses ordres, sans résistance. Il allume un bougeoir composé de trois bougies, puis se déshabille face à moi.

Nous avons fait l'amour durant des heures, sans violence. Nous nous sommes embrassés et avons enchaîné les gémissements de plaisir dans un égrégore d'amour si pur que, dans une jouissance démesurée, je me suis surprise à lui murmurer « je t'aime ».

Il m'a ensuite embrassé le cœur et m'a confortablement serrée dans ses bras afin que nous nous endormions.

— Comme toi, belle âme, je suis d'ailleurs et j'y retourne souvent... Endors-toi.

XII – Tantra

Assise sur un des bancs du verger médicinal, j'avance mes lectures, tandis que Nataraja peaufine son roman sur son ordinateur portable. Un chêne hispanique nous protège du soleil brûlant. La journée a été plutôt calme, centrée sur la littérature. Je suis comme intimidée d'assister à l'écriture du prochain récit d'un auteur édité. Il est sous pseudonyme, des textes apparemment orientés spiritualité, et m'a expliqué que, depuis quatre ans, son métier lui rapporte suffisamment pour vivre. Il est un écrivain reconnu dans son domaine, assez prisé. Il aime d'ailleurs échanger avec ses lecteurs lors des salons, mais se montre assez discret en dehors de ces rencontres. Il m'a annoncé que je pourrai le lire lorsque nous aurons avancé dans notre couple.

Un oiseau se pose sur l'herbe, en face de nous, et me sort de mon bouquin. Je l'admire sautiller joyeusement, puis s'envoler dans cet infini ciel bleu. Nataraja me remarque, enchantée par sa beauté, et me sourit.

— C'est une petite mésange, affirme-t-il tranquillement.

Je réalise combien je suis heureuse d'être ici, combien je lui suis reconnaissante d'être venue me chercher dans la cave, puis de m'avoir gardée auprès de lui.

— Merci d'être venu me chercher, chez ces types.

— Tu es une belle âme, me chuchote-t-il.

Je réalise que cela doit faire un mois que je suis ici. Il m’embrasse le front, dépose son ordinateur sur le coin de banc, puis plonge ses yeux au plus profond de mon être.

— Isis, tu me sembles suffisamment éveillée, tu es prête à poursuivre ton initiation, me murmure-t-il en appuyant sa main sur mon sein gauche.

Sa main sur ma poitrine, son regard soudainement en moi, je ne bouge plus. Je ne parviens plus au moindre mouvement. Sans force, sans violence, il m’attache à lui ; il prend possession de mon corps, me contrôle par cette énergie qu’il dégage, cette attraction si pure et puissamment envoûtante.

— Que ressens-tu lorsque je touche ton cœur ?

— Je suis troublée.

— Explique-toi ?

— C’est difficile...

— Essaie.

— Je suis, on pourrait dire, aimantée.

— C’est parfait. Allonge-toi sur l’herbe.

J’obéis joyeusement. Il éteint son ordinateur, puis s’allonge en m’enlaçant.

— Tu as entendu parler du tantra ?

— Non.

— Sache qu’expérimenter le tantrisme n’est possible qu’après s’être suffisamment élevé. Ce qui est ton cas, tu as déjà effectué un long cheminement.

— D’accord...

— Donc, c’est une discipline originaire d’Inde. C’est un enseignement spirituel qui, par diverses techniques, peut te mener à une conscience supérieure.

— Au Tout ?

— Oui Isis, à ce Tout dont on parlait hier. Avec la pratique, en ouvrant suffisamment tes chakras, le tantra te mènera à la Source, au Tao.

— Nous sommes le Tao...

— Oui, et le tantra mène justement à cette connaissance, à la grande connaissance. Il est une voie menant à l'illumination.

— OK, le tantra n'est pas purement sexuel, alors.

— Non, c'est une pratique méditative. Le tantrisme utilise ton corps pour atteindre l'éveil, pour entrer en cet état d'unité. C'est une sexualité sacrée.

Il me prend contre lui, me serre de ses bras protecteurs.

— « Tout ce qui est » est le résultat de l'union du principe féminin, Shakti, et du principe masculin, Shiva ; tu as su fusionner l'énergie féminine et l'énergie masculine et, ainsi, tu as pu entrer dans cette extase divine, Isis.

— C'est-à-dire ?

— Tu as compris, par ton expérience, que la matière est une agitation de l'énergie ; soit le résultat de l'association de ces deux principes, masculin, l'essence, et féminin, le réceptacle.

Je me tais et l'écoute attentivement.

— L'énergie féminine est dite négative, elle va de l'extérieur vers l'intérieur. Elle est passive, réceptive... Tu me suis ?

— Oui.

— Donc l'énergie masculine est dite positive, elle part de l'intérieur vers l'extérieur, elle est active. Elle agit.

— D'accord.

— Le fait qu'une chose soit négative ou positive ne veut pas dire que cette chose soit bonne ou mauvaise. L'être humain a naïvement jugé tout cela, en a faussé l'interprétation. Rien n'est bon, rien n'est mauvais en soi.

— Oui, tout est expérience...

— Voilà. Donc le tantrisme t'aide à mélanger et être ces deux énergies en quantité égales. S'unifier. Il aide à rétablir l'équilibre. C'est d'ailleurs aussi le grand œuvre de l'alchimiste, tu te rappelles, on parlait de la pierre philosophale.

— Hum.

— Le tantrisme est une méthode pour nous ouvrir à l'amour inconditionnel. Une expansion de la conscience. Il nous permet de maîtriser ces énergies et, ainsi, redevenir fluide, nous reconnecter à la source originelle.

- J'aimerais bien essayer.
- Je m'en doutais. On va commencer par un exercice, pour stimuler ton énergie sexuelle.

XIII – Maître

Sous la lumière tamisée de notre chambre, il allume une bougie, puis dispose quelques gouttes d’huile essentielle dans le diffuseur. Assise sur le rebord du lit, j’attends, fascinée.

— Lève-toi, déshabille-toi entièrement.

Il me regarde et, en souriant, jette ma robe sur le lit.

— Voilà, reste debout, écarte les jambes et fléchis-les un peu.

Sur le tapis représentant le Yin et le Yang, au milieu des poufs et coussins colorés, il se place derrière moi, me prend les mains et me les place, paumes ouvertes, sur la poitrine.

— Masse-toi de manière circulaire.

Il me tient alors par la taille et, en gardant nos corps à distance, m’impose des mouvements de va-et-vient avec mon bassin.

— Voilà, bouge comme si je te pénétrais...

Mon bassin danse, d’avant en arrière, sous ses ordres.

— Tu bouges bien, Isis.

Il descend sa main droite sur mon bas-ventre, en m’embrassant la nuque. Ma respiration se ralentit progressivement et, paradoxalement, mes mouvements s’intensifient.

— Je veux t’entendre respirer.

Après de longues minutes, il se rapproche ; je me sens irrésistiblement attirée par lui.

— Libère tes tensions, visualise-les sortir, me chuchote-t-il.

J’expire, mon bassin ondule, éternellement.

— Laisse-toi aller...

Sa main descend, se pose sur mon clitoris.

— Tu mouilles, tu es excitée ?

— Oui.

— Tu es très réceptive...

Il me masturbe jusqu'à ce que je gémisses, puis redescend ses mains sur mes cuisses.

— Continue à te masser les seins.

Toujours dans mon dos, il arrive à mes pieds, qu'il touche longuement, puis remonte délicatement pour parcourir chaque recoin de ma peau. Ses gestes lents m'apaisent, invitant ma féminité à s'exprimer sans gêne.

— Tu es très sensuelle dans cette position... On passe au second exercice, Isis.

Il enlève ses vêtements et s'assied en position du lotus, les chevilles croisées et le buste droit.

— Assieds-toi sur mon sexe, face à moi, et laisse-toi pénétrer très profondément.

Ses mains posées sur le bas de mon dos, je m'installe en me pénétrant petit à petit de son pénis dressé. Mes jambes se serrent, par réflexe, autour de ses hanches.

— Accroche-toi à mon dos.

Les bras autour de lui, mes seins sur son torse, je l'enlace, tandis qu'une vague d'excitation s'empare de mon bassin.

— Relâche tout ton corps, Isis, et concentre-toi sur les sensations du contact de nos sexes.

Je gémisses quand son pénis se cogne au fond de mon vagin.

— C'est bien, regarde-moi dans les yeux.

Il me fixe, rempli de bienveillance et, ainsi plongée dans ses yeux, un flux d'amour me transperce le cœur.

— Tu es belle, ne quitte jamais mon regard.

Dans un éclair de lucidité, je comprends l'aimer d'un amour fusionnel et, comme magnétisée, mes lèvres se déposent sur les siennes.

— Voila, tu vas laisser ta bouche sur la mienne. Quand j’inspire, tu expires, et inversement, m’explique-t-il en posant sa main sur mon bas-ventre.

En face-à-face, nos respirations se synchronisent et, peu à peu, le temps se suspend, l’espace s’éclate en silence. Nos corps entrelacés, le rythme de notre souffle se ralentit. Une musique résonne en moi, je me sens danser devant le regard hypnotisant de Nataraja. Nous nous basculons d’avant en arrière, nos mouvements de bassins nous offrent une pénétration lente et, subitement, je me sens partir. Nous fusionnons parfaitement. Nos âmes se libèrent, s’enlacent. Nous ne formons qu’un. Des spasmes de joie me foudroient, un orgasme violent se propage alors en nous et nous irradie d’un amour infini...

XIV – Kundalini

Sept mois se sont écoulés depuis ce jour où Nataraja m'a achevée, sept mois d'initiation durant lesquels il est devenu mon Maître tantrique.

Avant mon enlèvement, j'étais célibataire et n'avais jamais connu de relation durable. Je papillonnais, de petites expériences à petites expériences, et de ce fait, à vingt-sept ans, je n'avais jamais réellement connu l'amour au sein du couple. La méditation m'a nourrie et m'a transmis un amour si pur qu'aucun de mes partenaires n'était en mesure de me suivre. Mes anciens compagnons n'étaient pas suffisamment ouverts d'esprit pour appréhender correctement toute la subtilité de la vie et, par conséquent, n'étaient pas suffisamment réceptifs à toute sa beauté. Je passais alors d'homme à homme, vivant de temps à autre quelques instants de fausse complicité tout en continuant mon chemin en solitaire. Nataraja m'a inculqué que l'amour peut être vécu à deux.

Malgré cette ouverture, je me suis perdue et renfermée ces six dernières années dans mon travail, lorsque j'ai quitté cet hôtel, cette chambre dans laquelle je méditais chaque jour après le décès de Maria. Mon Maître m'a aidée à me retrouver, il me guide à réactiver et à laisser circuler l'énergie de vie qui sommeillait en moi, éveillant ainsi la Kundalini. Cette force est l'essence divine. Elle est enroulée telle un serpent, à la base de notre colonne vertébrale, dans notre chakra racine. Divisée en deux serpentins, noir et doré, elle s'est élevée le long de ma colonne en traversant et s'entrecroisant

dans mes sept chakras majeurs, mes centres d'énergies principales, de façon à les harmoniser. En atteignant le sommet de mon crâne, elle m'a rééquilibrée, provoquant en moi l'illumination ; elle m'a reconnectée à la source de la création.

Mon Maître m'initie à utiliser ce véhicule qu'est mon corps, pour accéder au vaste et intemporel Tao. Le tantra, cette sexualité sacrée, nous permet de voyager ensemble, de nous purifier et nous ressourcer. Nous avons commencé par un rituel de gestes et de techniques permettant d'augmenter notre production d'hormones, afin de nous sentir en perpétuel état de satisfaction, de plénitude, et donc plus sereins et heureux. Il m'apprend à être à l'écoute de tout ce qui se passe en moi ; à stimuler l'énergie vitale, la Kundalini, et à la laisser se répandre.

Mon ancienne vie ne me manque pas. Il m'est arrivé, les premiers mois, d'éprouver de la culpabilité et d'être prise d'une compassion invivable vis-à-vis de mon entourage. Les savoir sans réponse de ma part et emprisonnés dans cette société malade m'a affligée ; Nataraja a alors remplacé ma négativité en positivité. Il utilisait, au début, l'orgasme pour me ramener au moment présent, puis m'a envoyée en longues trances si lumineuses qu'aucun sentiment de souffrance n'y perdure. Notre osmose est parfaite. Que ce soit dans notre chambre à l'esprit zen ou au milieu des arbres, il me fait souvent danser sous ses chants sacrés. Il aime chanter et me contempler emportée par les vibrations et les mouvements de mon être, observer mes bras et mon âme bouger sous la danse céleste que peut provoquer la montée des serpentins.

Nous pratiquons fréquemment les massages tantriques, essentiels dans cette pratique. Lors de ceux-ci, il m'enveloppe d'une extrême lenteur, en s'intéressant aux zones sexuelles de façon égale au reste de mon anatomie. Il m'effleure de légères pressions, je me sens alors agréablement vibrer et n'arrive plus à penser. Je me sens peu à peu fondre dans le Tao. Il me pousse à vivre nos moments de la façon la plus intime qui soit, en les précédant toujours d'une rectification de notre souffle ; celui-ci peut considérablement modifier les perceptions de notre esprit. Je m'applique ensuite à reproduire ces

massages sur mon Maître, espérant lui offrir cette extase, cette ouverture aux dimensions supra-mentales.

Je porte chaque jour un œuf de Yoni¹² en quartz rose ou en jade : pour accentuer ma sensibilité, pour nettoyer mon corps grâce aux effets de la pierre, ainsi que pour muscler mon sexe. Il me l'insère, le pousse en moi après de longues caresses, et le laisse ainsi durant plusieurs heures. Puis, après m'avoir ouvert les chakras, notamment par des postures et massages tantriques, ou par le placement de pierres sur mon corps, Nataraja me retire l'œuf et me masse le vagin. Nous aimons poursuivre par un acte sexuel aussi intense que sensuel, pendant lesquelles nous fusionnons parfaitement dans l'absolue présence. Nos corps et nos esprits se complètent, ne forment qu'un, nous laissons l'énergie de vie s'emparer de nous. Le tantra est une explosion des sens. Nataraja m'enseigne à renforcer notre plaisir, pour aboutir à l'orgasme sacré, à la transe sacrée. Il m'a expliqué que l'orgasme mécanique est centré sur le bassin, alors que dans le tantrisme il irradie tout l'être.

Nous apprenons à entrer dans un état d'unité orgasmique éternel, sans nécessairement de pénétration. Toutefois, lorsque Nataraja vient en moi, celles-ci sont profondes et lentes, presque immobiles ; mon vagin masse ainsi son pénis de l'intérieur... Je suis entraînée grâce aux exercices taoïstes qu'il me propose avec les œufs de Yoni ; des exercices à base de différentes positions, respirations, gémissements et visualisations durant lesquels j'essaie par exemple de bien serrer l'œuf dans mon vagin, de le bouger. Ces moments rien qu'à nous me captivent de plaisir.

Je me sens enfin pleinement vivante et à ma place. Je suis entrée dans une relaxation permanente si importante que la peur et l'anxiété ne m'atteignent plus. Je n'attends rien, de personne, je reste indifféremment ouverte à tout. Je vis simplement le présent, dans cet espace-temps où le passé n'est plus et où le futur n'est pas. Tous mes sens sont en éveil. Ma conscience s'élargit et ma capacité de clairvoyance se développe. Je suis plus intuitive qu'auparavant et connectée avec ce qui m'entoure, en particulier avec Nataraja. Nous

12 Le yoni, dans l'hindouisme, désigne l'organe génital féminin.

communiquons couramment par télépathie, il n'est pas rare que nous vivions des expériences parapsychiques.

Le tantrisme est de la méditation et s'étend sur tous les domaines, il ne s'arrête pas aux rapports sexuels. C'est une pratique qui nécessite de la discipline et de la constance. Il m'éduque à être pleinement qui je suis, quoi que je fasse et où que je sois, à dissoudre mon égo et à m'abandonner complètement à ma vraie nature. Il m'initie à voir avec le cœur.

Il ne me parle jamais de ce qu'il a pu vivre auparavant, néanmoins il me dit avoir reçu les bases de cette voie spirituelle grâce à certains amis. Ils se réunissent deux soirs par semaine en ville, dans un bâtiment tenu secret où sont révélés certains mystères de l'univers. Ils nous rendent régulièrement visite, dînent avec nous ou ne font que passer. Je ne discute pas avec eux, je n'ai pas droit à la parole lorsqu'ils sont là et il refuse que j'en sache plus.

Quand il est à ses réunions ou qu'il écrit dans le salon, je suis généralement dans le jardin. Je me suis rendu compte que la nature porte parfaitement son nom et, comme Sandrine, je me suis trouvé une passion pour les plantes. Nous restons parfois ensemble lorsqu'il travaille. Nous nous occupons du verger médicinal, elle me confie quelques secrets, me fait goûter ses plus nobles mélanges. Elle m'aide aussi à tenir un herbier et un grimoire. J'y note tout, au fur et à mesure, puis elle vérifie que je ne me sois pas trompée dans les dosages. Nous avons vaguement appris à nous connaître. Elle est une femme extrêmement sensible et éveillée. Elle est auteure de nouvelles érotiques qu'elle publie en lecture gratuite sur le site de Nancy, son amie coiffeuse suivie par quelques milliers de personnes pour son activité de chroniqueuse littéraire et testeuse de sextoys en tout genre. Nancy est à l'opposé de notre façon de vivre, de par son caractère matérialiste, extraverti et explosif, mais nous passons de bons moments ensemble. Elle habite une grande ville voisine.

Je pense que nous sommes dans le Sud, mais j'ignore où. Nous sommes dans un minuscule village où les voisins sont pour la plupart adorables et à la retraite. Il fait chaud, bien que le vent soit rafraîchissant. Il dégage les nuages, il permet qu'il fasse beau.

Lorsque mon Maître et Sandrine sont occupés, je dessine un peu au fusain pour agrémenter mon grimoire. Je suis beaucoup plus créative. Je me suis aussi lancée dans la couture. Nancy m'a refile une malle de tissus avec un classeur de modèles et un mannequin appartenant à sa tante, une ancienne couturière. Je me concentre sur la fabrication de petits hauts, je m'entraîne. J'en ai déjà offert plusieurs à Sandrine.

Je me suis aussi mise au sport, je fais principalement du pilates, une gymnastique douce que je pratique avec quelques accessoires tels que des élastiques et des ballons. Elle vise à assouplir, à affiner, à muscler en douceur et à améliorer la posture tout en stimulant l'esprit. Mes mouvements sont plus fluides, depuis, et j'arrive mieux à me concentrer. Aussi, Sandrine privilégie ce qu'elle appelle les super-aliments, qui contiennent une grosse dose de nutriments : nous mangeons plutôt sainement. Je me sens en meilleure forme et, même si nous n'avons pas de balance, je pense avoir perdu quelques kilogrammes.

À côté de toutes ces occupations, je lis les romans de Nataraja. Ils sont à la fois mystiques et policiers. Un personnage récurant enquête sur des affaires tragiques, c'est toujours un labyrinthe émotionnel assez dur. J'ai aussi écrit une courte lettre par pulsion, « Rejoins-moi ». Elle est adressée aux humains, quoiqu'elle soit peut-être difficile à comprendre. Il est tombé dessus, le lendemain, et m'a vivement encouragée à en continuer l'écriture. Je me suis alors lancée et, ainsi, il y a deux mois, j'ai terminé mon premier récit. Nous allons le corriger et l'améliorer, puis l'envoyer à son éditeur. Il relate l'initiation de sept personnes. Ces protagonistes se croisent au détour d'un drame qui les relie, un passage crucial de l'histoire, où tous vont rencontrer Sarah, une pythie hors des normes. Elle va les diriger, à leur rythme, sur ce chemin qui consiste à polir la pierre que nous sommes, à la dégager de l'épaisse et dense matière pour n'en garder que la partie la plus subtile.

J'ai pu consentir de l'immortalité de nos âmes, de la vie qui dépasse largement ces corps physiques qui nous lient à la matière ; chaque événement nous offre la possibilité d'expérimenter et de

transmettre cette vie. C'est pourquoi j'ai pris un plaisir énorme à tenter de disperser ce message dans ce premier livre.

Mon Maître m'a sortie de la cave pour me permettre d'accéder complètement à cette grande connaissance. Je ne conçois plus de vivre autrement. Il s'occupe de moi et m'a libérée d'un quotidien qui, finalement, ne me correspondait pas sur le long terme. Il a toujours été responsable, ne s'est jamais énervé de mes faiblesses, et ne m'a jamais forcée si ce n'est pour mon bien. Vous pourriez dire qu'il m'a en quelque sorte enfermée, mais je me sens épanouie et libre. J'éprouve de la gratitude et une adoration totale pour lui. Il m'a appris à me reconnecter à mon âme ; à vivre l'amour, à m'immerger des magnétismes engendrés par celui-ci, à lâcher prise. Il m'a déchargée de toute négativité et m'a dévoilé jusqu'à l'état de conscience le plus élevé. Il m'a poussée à me transformer, à accepter mon essence divine et, ainsi, a fait de moi sa déesse suprême.

Après mon premier récit, j'ai continué l'écriture. C'est ainsi le cœur débordant de joie que je vous confie, à travers ce second livre, cette relation sacrée avec celui qui m'a enseigné l'amour inconditionnel.

Isis